

«Nous sommes les visages de notre temps», clamaient les futuristes russes, le poète Maïakosvki en tête, il y a exactement un siècle, pétris de la conviction que l'art qu'ils inventaient allait renverser l'ordre des choses, qu'en récrivant le monde ils façonneraient le futur. Et aujourd'hui? A qui appartiennent les visages de l'époque contemporaine? Peut-on encore écrire? Et quels sont, parmi le demi-millier d'ouvrages publiés cette rentrée en Suisse et en France, ceux qui tordent la littérature, l'éprouvent, l'inventent? Oui, dans quels livres trouve-t-on les questions que nous

ne nous sommes pas encore posées? Difficile pour le lecteur de se retrouver dans le magma de fictions qui ornent les étals des librairies comme les marchandises envahissent les hypermarchés. Le divertissement, devenu la norme au risque d'endormir insidieusement les esprits, laisse peu de place au doute, la tension semble diluée, presque rien ne dérange, pas grand-chose ne dépasse. Alors, pour celui qui a faim d'autre chose que de spectacle et qui ne déteste pas être dérangé - «Etre scandalisé, un plaisir», assurait Pasolini -, il s'agit de résister en cherchant les lignes qui dévient,

la littérature, la vraie, ce souffle qui a «la faculté d'empêcher la folie du monde de s'emparer totalement de nous», comme l'écrit Alberto Manguel. Quatre experts nous éclairent sur les mots d'aujourd'hui, l'influence du web, la mort imminente du droit d'auteur, celle de la figure de l'écrivain, sur le remix aussi, et l'irrévérence anglo-saxonne ou helvétique... L'éditeur Gérard Berréby, l'écrivain et professeur Andrew Gallix, le journaliste Augustin Trapenard et le critique d'art Hervé Laurent ont accepté de surcroît de dévoiler leurs titres préférés de la rentrée.

Gérard Berréby

Fondateur et directeur des Editions Állia



«La résistance, le combat, c'est un travail de vigilance quotidien.» Il boxe, Gérard Berréby, sa bibliothèque en arrière-plan, des livres qui débordent jusqu'au sol, une pile de manuscrits face à lui sur son bureau de directeur des Editions Állia. Il boxe, silhouette sèche et regard doux, et balaie d'une main le renoncement «injecté à dose létale». «La question n'est pas de savoir s'il y a trop ou pas assez de livres, la question est qu'il y a trop de non-livres, destinés à disparaître aussitôt leur sortie. Les éditeurs ne savent plus lire. On a affaire à des fabricants de papiers, de sujets, des conservateurs qui évoluent dans un milieu littéraire réactionnaire, incestueux, aux règles immuables. Je crois au contraire que le public a besoin d'être bousculé, malmené, qu'il cherche les formes nouvelles attaquant l'ordre des choses: cette littérature qui sort des sentiers battus, qui coince et dit l'époque. L'existence d'Állia, depuis 1982, en est la preuve.» Des quelque 850 manuscrits qu'il reçoit chaque année, Gérard Berréby n'en retient que quatre ou cinq, de nouveaux auteurs exclusivement. «Ils sont souvent multiples, touche-à-tout. Et même si ce n'est pas systématique, je trouve l'écriture d'aujourd'hui plus fragmentaire et fragmentée, les récits plus brefs, éclatés. On s'éloigne aussi de la langue de bois, de cette littérature qui s'écoute écrire.» Et l'éditeur de constater que les frontières entre les genres, entre les pratiques artistiques sont toujours plus poreuses. «*Neverdays*, par exemple, le dernier livre

d'Alizé Meurisse, est infusé de musique. Et la cinéaste Marina de Van innove en publiant le récit intime et froid de son addiction. «*Stéréoscopie* est un livre qui interroge vraiment l'époque.» Berréby allume une cigarette et torpille la figure de l'écrivain, «obsolète». «La pose peut encore séduire quelques midinettes, sourit-il, mais impossible de se projeter dans cette image-là, au moment même où l'identité

humaine explose. D'ailleurs, le droit d'auteur est amené à disparaître. Aujourd'hui, tout le monde s'approprie tout puisque tout a déjà été écrit. Les jeunes écrivains procèdent par collages, citent, découpent, déforment, expérimentent, parfois collectivement, pour dépasser les travaux précédents. La littérature a toujours fonctionné comme ça, elle est vivante.» Et Gérard Berréby de lorgner aussi vers l'ailleurs: l'Amérique et le Royaume-Uni, notamment - «les écrivains anglo-saxons prennent beaucoup plus de risques» - et la Suisse. «Je publie depuis plusieurs années déjà deux excellents écrivains romands, Jean-Jacques Bonvin et Jean-François Billeter, et m'apprête à sortir en janvier le premier roman d'un jeune Fribourgeois, Alexandre Friedrich.»

Il lit:

- *La venue d'Isaïe*, László Krasznahorkai, Cambourakis.
- *La conjuration*, Philippe Vasset, Fayard.
- *Stéréoscopie*, Marina de Van, Állia.